

La fumée de cigarettes envahit rapidement la salle attenante au gymnase de la Humboldtstrasse. Les gars sont réunis depuis une vingtaine de minutes et attendent. L'adjudant Rottluf doit leur donner la marche à suivre. Helmut est là avec les camarades de la section.

– Arrête de gueuler sans arrêt. Moi aussi, ça me fait chier. J'en sais pas plus que toi, Holli. Il faut attendre.

Et de fait, tout le monde poireaute plus ou moins bruyamment. On blague un peu. Il faut dire que, vue l'heure tardive, certains sont déjà un peu éméchés. Schnaps et bière ont échauffé les esprits. Les plus rebelles sont encore plus excités dans le but inavoué de prendre l'ascendant sur le groupe plutôt que d'entretenir la contestation.

– Putain Helmi, j'étais bien tranquille à boire une bonne bière avec Monika, un mois que j'attendais ce rencard, c'est à ce moment-là qu'ils sont venus me chercher. Soi-disant qu'il fallait venir au plus vite à la section. Tu parles d'une soirée, merde! Enfin, pourquoi on est ici un samedi soir, tu peux me le dire? interroge Holger.

– Bordel de merde, parle moins fort!

Helmut jette un œil inquiet autour d'eux histoire de vérifier que personne ne les écoute ou prend leurs atermoiements pour argent comptant. Inutile d'éveiller les doutes, surtout dans cette période où on soupçonne tout le monde.

– Ah ça va, arrête de te méfier tout le temps, on est entre camarades ici, philosophe Holger.

–Ce n'est pas une raison, Holli...

Des deux, Helmut Schnurr était le plus raisonnable, ce qui aux côtés d'Holger Paul était à la portée de n'importe qui. Helmut ne sortait que très, très rarement du droit chemin. Il avait trop peur de mal finir ou d'essuyer des reproches, voire d'affronter des menaces. Il se tenait à carreau et vivait les frissons par procuration à travers les péripéties d'Holger qui avait trouvé en Helmut un auditoire bienveillant et protecteur.

–Au fait t'as conclu avec Monika? demande Helmut pour changer de sujet.

Mieux valait parler cul avec Holger, on éviterait les dérapages potentiels.

Turbulents mais engagés. Helmut et Holger n'étaient pas des faux-frères. Tous deux orphelins de guerre, ils avaient été récupérés en centre d'accueil à Prenzlauer Berg et se connaissaient depuis le collège. Ils avaient suivi leur scolarité accidentée ensemble, ne s'étaient jamais lâchés. Quand l'un d'eux se faisait braquer par un inconnu ou par une bande, l'autre était toujours là pour le défendre. La survie dans les ruines de l'après-guerre les avait secrètement armés et soudés, pour le meilleur et pour le pire.

–Tu ne devineras jamais. Elle m'invite chez elle la semaine prochaine pendant que ses parents partent trois jours sur la Baltique. Mon petit Helmi, je baisse le rideau pendant trois jours et je te retrouve après, dit-il en ricanant.

Helmut avait raison. Les contrariétés disparaissaient dès qu'il était question de gonzesses. Helmut sourit à Holger, feignant la complicité. Il était toujours puceau et son léger strabisme lui faisait perdre toute confiance en lui auprès des filles. Difficile de s'aimer. Il ne supportait pas de croiser son propre regard dans un miroir.

–Ça fait combien de temps déjà que vous êtes ensemble? s'aventura Helmut.

– Tu veux dire à partir de quand on est sorti ensemble? C’est quoi pour toi sortir ensemble? Premier rencard, premier baiser avec la langue, première nuit?

En déroulant ainsi, Holger savait qu’il poussait Helmut dans ses retranchements. L’intimité le rendait mal à l’aise. Helmut acceptait de parler cul à condition de ne pas trop entrer dans les détails.

– T’es chiant, Holli. Je te demande juste depuis combien de temps vous êtes ensemble.

Holger fit mine de compter.

– Six mois! Pourquoi tu me demandes ça?

Helmut ne pouvait pas répondre qu’il tentait une diversion pour amener Holger à parler d’intimité plutôt que de sa contrariété à se retrouver ici – ce qui pouvait être mal interprété par certains camarades hostiles à sa désinvolture légendaire et lui attirer des ennuis.

– Silence, tout le monde!

Les conversations cessèrent à la vue du grand chef de section. L’adjudant Rottluf venait de surgir dans la caserne. Il était grand et costaud, athlète: un pur produit de l’école nationale de sport, médaillé d’argent au lancer de javelot aux Spartakiades de Prague l’année dernière. Il était populaire dans sa section et respecté. C’était un modèle de droiture marxiste-léniniste. Respect!

– Camarades, si vous êtes ici, c’est que l’heure est grave. Vous avez vu depuis quelques mois comme certains se laissent bernier par les sirènes du capitalisme. Ils quittent leur famille et leurs potes pour filer vers l’Ouest. Ils attendent d’avoir fini leurs études ici, de bien avoir profité du système éducatif et du savoir de notre pays et, une fois leur diplôme d’ingénieur ou de médecin en poche, au lieu de faire prospérer la nation, ils foutent le camp

faire soi-disant fortune chez l'ennemi capitaliste. Tous ces rats quittent le navire, camarades. Ils fragilisent le pays et la paix. En se débinant à l'Ouest, ils confortent les partisans d'une nouvelle guerre. Les Kennedy ou les De Gaulle n'attendent que ça.

Helmut et Holger se jetaient des regards, impressionnés par la maîtrise du discours de Rottluf.

– Putain, il en connaît un rayon en politique, ce Rottluf!

– N'empêche que je ne suis pas prêt à revivre la guerre. J'aimerais bien profiter de Monika... et des petits oiseaux. Puis prendre du bon temps sans que les yankees nous emmerdent encore une fois.

Autour d'eux les gars étaient hypnotisés par Rottluf. Beaucoup acquiesçaient en beuglant. Rottluf reprit un ton plus haut pour surmonter le brouhaha :

– Il n'y a qu'une manière de stopper cet affront!

– Il faut tous les pendre par la peau des couilles! cria un exalté du fond, ce qui eut pour effet de faire marrer la moitié de l'assistance tandis que les autres gueulaient de se taire parce que le camarade Rottluf n'en avait pas encore fini.

– Ta gueule!

Rottluf, bon joueur, laissa retomber le soufflé. À ses côtés, bras croisés sous les aisselles, les yeux légèrement plissés comme durcissant l'expression du visage, se tenait le camarade Dominik Weisenberg. Fils et petit-fils de militants bolcheviks, puis plus tard dans l'Allemagne de Weimar, communistes, il était le supérieur de Rottluf. Il l'accompagnait, venait aussi inspecter sa section, voir la façon dont ses ordres étaient passés et endossés. C'était un observateur de l'ombre, jeune, bien en-dessous de la trentaine, mais c'était déjà un dur. Il laissa Rottluf officier, c'était la consigne. D'ailleurs ce dernier enchaîna :

– Le camarade Walter Ulbricht a décidé de mettre un terme à cette ignominie. Nous allons dès maintenant fermer les frontières. Chacun d'entre vous va participer à une action internationale de

paix en clôturant la frontière entre l'Est et l'Ouest, en protégeant et en sauvant notre nation socialiste de toutes ces attaques répétées de l'ennemi capitaliste. Nous allons construire une barrière antifasciste autour de l'autre Berlin, empêcher tous les profiteurs du système de fuir notre nation. Nous devons protéger la Collectivité en combattant les Individualistes!

Tous sont galvanisés et prêts à soulever des montagnes pour sauver la nation face à l'ennemi. Helmut et Holger sont chauffés à bloc comme deux tisons ardents. L'adhésion au groupe chasse le moindre doute dans les têtes et Rottluf sait enflammer l'assemblée. Dominik le regarde et l'encourage du regard comme le ferait un grand frère flattant son cadet. Helmut et Holger ne sont pourtant pas très politisés mais voilà que leur instinct grégaire anesthésie toute velléité de remise en question. Suivre les instructions et agir en portefaix zélés, venir à bout des incartades et des menaces de l'Impérialisme occidental, et quoi de mieux que les forces vives de la Freie Deutsche Jugend pour prendre les grands moyens, bouter l'ennemi de classe, stopper l'hémorragie – Helmut se répète les formules, il saura les resservir le moment venu. C'est le ciment dont il a besoin pour sceller les briques qui l'attendent. Le Mur doit être érigé en premier lieu dans les esprits. C'est le plus sûr moyen de lui préparer des fondations solides. « Le parti, le parti a toujours raison! / Et, camarades, qu'il en reste ainsi / Car celui qui se bat pour le droit / Celui-ci a toujours raison / Contre le mensonge et l'exploitation. », dit le refrain du Parti Socialiste Unifié.

On était passé drôlement vite des Jeunesses hitlériennes aux FDJ de ce côté-ci de la frontière... L'instruction de la jeunesse n'avait échappé à aucun dirigeant politique. L'enjeu était de taille et le formatage un devoir. Entretenir les jeunes pousses et récolter plus tard les fruits de la fidélité au régime, convaincre de chasser les parasites, se tenir prêt à retrousser les manches pour laver les affronts. Et comme par enchantement, comme si un mage avait agité sa baguette magique et

prononcé quelques injonctions ensorcelantes, les jeunes réunis dans la salle de section, visages rendus blafards par les néons, se lèvent d'un seul élan et s'emparent qui de truelles, qui de pelles, qui de sac de ciment, qui de rouleau de fer barbelé. Rottluf et Weisenberg se congratulent, prêts à en découdre eux aussi avec le frère ennemi ouest-allemand. Bref chacun s'équipe pour participer à l'érection d'un mur comme les enfants sur la plage érigent des murailles de sable pour arrêter la marée. C'est vain et désespéré mais ludique, et pendant ce temps, les parents sont rassurés, les enfants sont occupés et restent à portée de vue. Au moins, ils ne sont pas distraits par des tentations douteuses, au moins ils servent une cause légitime, au moins l'opération Muraille de Chine était lancée. Le secret avait été bien gardé. L'armée, secondée par les sections de la jeunesse –des jeunes appelés tout juste sortis de l'adolescence pour certains, tout juste adultes pour d'autres –, se mettait à l'œuvre avant les premières lueurs de l'aube. À la surprise générale, Berlin Ouest se faisait emprisonner. Emmurer. À ciel ouvert. Seuls les étourneaux et les hirondelles n'auraient pas besoin de visa.

*0h59*

Christa crut trouver un appui et rencontra une cuisse velue. Elle hurla soudain et l'écran fragile du cauchemar se déchira dans la pénombre de sa chambre, réveillant Manfred qui grogna. Il venait juste de s'endormir. Elle était totalement en nage, son cœur menaçait de défoncer sa poitrine, elle soufflait comme si elle avait couru pour échapper à une mort certaine. Cheveux collés au visage, draps trempés de sueur, elle se rallongea, caressa son ventre énorme et rond comme une lune dodue. L'enfant remuait également. Neuf mois, pour certains, c'est long. L'agitation maternelle avait sans doute provoqué des remous intérieurs. Elle prononça quelques mots doux comme si elle incitait le fœtus au repos. Passer sa main sur l'arrondi, sentir dans ses entrailles les mouvements étrangers de cet hôte provisoire se préparant à débarquer dans un monde menaçant, provoquait chez elle un mélange de tristesse et d'impatience. Donner vie la plongeait dans le désarroi. Elle n'osait l'avouer à personne.

Eva avait été une épreuve. Douleurs aux limites du supportable, impossibilité d'allaitement et surtout ce sentiment de n'être pas une mère, de jouer un rôle pour satisfaire l'opinion familiale et amicale. Mensonges. Et ce diktat permanent de l'instinct maternel. Je t'en foutais. Observée. Conseillée. Encouragée. Emmerdée au final. Lâchez-moi et laissez-moi inventer cette relation improbable,

cette relation contre-nature, hurlait-elle dans son oreiller quand elle finissait par s'effondrer. Comme si elle n'avait pas la carrure, se reprochait-elle. Une charge ancestrale pour laquelle elle avait un corps disponible mais un esprit retors. Elle aimait Eva, elle n'avait juste jamais su comment le lui dire, ni comment le prouver. Pour l'heure l'enfant-à-naître, lui, avait visiblement d'autres préoccupations. Bientôt il forcerait le passage sans demander son reste. Christa Müller, née Weisenberg, bailla et ne tarda pas à se rendormir à la différence de Manfred qui décida de se relever.

Dans la chambre contigüe, la petite Eva se retourna dans son lit. Elle avait les yeux écarquillés et fixait le plafond. Elle venait de se réveiller. Elle avait entendu un bruit. Il lui arrivait souvent d'être sur le qui-vive. Puis elle perçut la voix de basse de son père murmurer quelque chose, à sa mère sans doute. Elle referma les yeux. Rassurée. Cette voix était un baume à ses oreilles.



Manfred fume sur sa terrasse. Dans la pénombre, on ne distingue qu'une petite boule rougeoyante par intermittence. Et encore faut-il avoir l'œil. Cependant à cette heure très avancée de la nuit, il n'y a guère de monde aux fenêtres ou aux balcons. Manfred braque ses jumelles sur le bout de la rue. Dans un premier temps, il ne perçoit que des ombres sur le mur de l'immeuble d'en face. Des ombres portées dont on devine qu'elles agrandissent des créatures à deux pattes se déplaçant en position debout. Puis on finit par attribuer à ces drôles de corps des membres supplémentaires. On dirait que les ombres sont la prolongation d'insectes géants qui pourraient bien être des phasmes ou bien pire encore des mantes religieuses surdimensionnées.

Le cerveau de Manfred débordait. Les soucis et les reproches s'agitaient avec véhémence dès qu'il reprenait conscience du réel. À présent il discernait un attroupement de soldats qui semblaient s'agiter méthodiquement. Les uns déroulaient des rouleaux de fils barbelés, des ordres étaient visiblement donnés mais on n'entendait rien, on aurait dit un ballet sans bande son sans doute pour ne pas alerter les voisins qui seraient bien assez vite informés du branle-bas de combat. À n'en pas douter, cela allait provoquer des scènes de panique, de hargne, de révolte. À d'autres endroits, des monceaux

de briques déposés plus tôt dans la soirée feraient office de réserves dans lesquelles des ouvriers réquisitionnés à un horaire incongru viendraient se servir pour monter un muret avec force truelles et auges emplies de ciment. Les gestes ne sont pas toujours très précis ce qui laisse penser qu'il ne s'agit pas de professionnels mais bien plutôt de volontaires ayant quelques vagues notions de maçonnerie.

Manfred s'interrompt quelques secondes pour écraser sa cigarette dans un cendrier de fortune, coquillage ramené en souvenir des bords de la Baltique. La nuit est un peu fraîche pour un mois d'août, le ciel couvert d'un linceul de nuages étirés. Il reprend ses jumelles, attiré par un petit cri de l'autre côté de la rue. Il dirige son regard dans cette direction, cherche ce bruit, pas facile de faire le net, le moindre mouvement efface brutalement la délicate mise au point. En balayant malgré lui le bas d'un immeuble, il aperçoit un couple. L'homme de grande stature a l'air un peu éméché, elle, court vêtue, farfouille dans le pantalon de son amant ou de son client. Il se laisse tripoter, elle maintient son visage hors de portée de ses lèvres, son haleine empuantie probablement par l'alcool doit être insupportable. Il ne renonce cependant pas à tenter de l'embrasser dans le cou, en quête d'une tendresse d'emprunt, tandis qu'elle semble affairée à le branler, ce qui ne semble pas si aisé. Manfred ricane malgré lui. La situation est cocasse d'autant que deux cents mètres plus loin, un groupe d'individus casqués et armés s'affaire à modifier durablement la face du monde, balafrant le visage malade de la démocratie d'une estafilade profonde et bien visible. Manfred pense que l'histoire n'est composée que d'une juxtaposition de faits d'importance différente, de portée plus ou moins conséquente. La sédimentation des anecdotes constitue l'Histoire avec un grand H, mais de cette dernière, on ne retiendra que l'édification d'un rempart contre la liberté négligeant par conséquent tout le reste,

altercations, plaisirs secrets, assassinats et déclarations d'amour qui ont lieu cette nuit-là.

Manfred détourne ses jumelles pour revenir à ce qui l'intéresse au premier chef. Les soldats sont assidus à la tâche. D'où il est posté, il a vue sur une perspective nord-est de la Bernauerstrasse où il aperçoit nettement que deux délimitations prennent place. Les soldats installent les fils de fer barbelés provisoires et construisent le début d'un mur sur la partie la plus proche de Berlin Ouest et, quelques mètres derrière, en parallèle, déroulent une deuxième frontière, tracé ourlé de barbelés et de chevaux de frise. Les immeubles côté Berlin Est donnent sur la zone désormais interdite et forment la ligne de démarcation. Entre les blocs d'immeuble, on tire les barbelés pour couper l'accès aux rues perpendiculaires. Côté Berlin Ouest, on pourra circuler à pied ou en vélo ou même en voiture le long de la première ligne de barbelés tandis que, côté oriental de la ville, les accès des rues seront bouchés. Les seules solutions pour une éventuelle fuite consisteront à sauter par la fenêtre des façades d'immeubles donnant sur la zone interdite pour franchir entre les deux lignes de barbelés, et de courir bien vite pour échapper à la vigilance des soldats déployés en nombre sur zone. Très vite les fenêtres des étages inférieurs seront obstruées.

Paradoxalement il se réjouit de ce qui se déroule sous ses yeux. Il est devenu profondément anti-communiste, abhorre les hypocrisies du régime d'en face. Avec cette fermeture des frontières, les choses sont enfin claires, martèle-t-il en lui-même, la liberté choisit son clan. Il sait qu'Ulbricht endort son monde depuis des mois, que malgré ses déclarations tonitruantes, tôt ou tard, il sera bien obligé d'endiguer la fuite des cerveaux à l'étranger. La RDA ne peut se passer de son élite. Chirurgiens, universitaires, ingénieurs fuient en nombre le pays depuis trop de mois, réduisant à néant toute tentative durable de redressement du pays. Ulbricht est malgré

lui poussé à la faute politique. Il apparaîtra désormais au reste du monde comme le censeur, le privateur de liberté, et avec lui l'ensemble du monde communiste sera définitivement honni. Manfred encourage en silence les fourmis d'en bas, les exhorte à accélérer le mouvement afin que, le soleil se levant, on ne puisse plus revenir en arrière. Aujourd'hui dimanche, les décrets de l'aube scelleront le proche avenir du monde.

7h02

Le temps sera couvert durant une bonne partie de la matinée. Après dissipation de la masse nuageuse dans le ciel désormais partagé de Berlin, l'après-midi sera agréable et ensoleillé, épargnant aux habitants de notre ville des intempéries supplémentaires. Les températures ne dépasseront guère les 25° au meilleur de la journée, amenant de facto une forme de réconfort à nos âmes blessées. Pour les voyageurs, autant dire les migrants, voici quelques précisions sur le reste du pays. Il faut s'attendre à quelques précipitations tapageuses sur l'ensemble du pays. Il neigera même au-dessus de 2000 mètres d'altitude. Chers auditeurs, ce dimanche matin restera dans nos corps et nos âmes bien plus longtemps encore que ne durent les édifices de pierre. Je vous souhaite une journée de paix avec vous même, la vie n'est effectivement pas un long fleuve tranquille.

Christa reste bouche bée après ce bulletin météo. Elle ne s'attendait pas à un tel message sur les ondes de la radio berlinoise.

Il fait beau ce matin d'août, on entend les rossignols s'égosiller dans les tilleuls, le jeu de marelle retient toute l'attention d'Eva. Elle vient de quitter la terre, les yeux fermés pour mieux maîtriser la technique et pouvoir enfin battre Hilda et Ursula qui ne vont pas tarder à descendre. Elle progresse vers le ciel tout en souplesse, en respirant de manière détendue comme l'a expliqué Papa l'autre jour, tout en faisant bien attention d'éviter l'enfer. La boîte de cirage Burgol, astucieusement emplie de gravier pour l'alourdir mais pas trop, glisse sur le sol. Usée par les utilisations quotidiennes, le fond lisse, elle avance idéalement, sans accroc, sans provoquer d'à-coups malencontreux, ce qui aurait pour désagrément de rendre trop aléatoire sa trajectoire. À chaque coup de pied d'Eva, elle avance dans un crissement métallique. Eva chantonne un petit air appris l'an dernier à l'école. Il y est question de fleurs, d'anniversaire. La jupette flotte dans le soleil du matin, les jambes sont alertes, bien que couvertes de bleus. Eva sautille sur son quadrillage réalisé à la craie la veille, progressant sur le macadam avec le compas des jambes, pointant d'un pied ici, des deux-là.

Parvenue au ciel, Eva s'interrompt et relève la tête. Soudain elle sort de son jeu pour contempler ahurie la scène qu'elle a ignorée depuis le début de son entraînement. Elle reprend son palet en main droite, le fourre dans sa poche et s'avance d'une bonne vingtaine de mètres en direction de ce jeune homme très concentré.

– Comment t'appelles-tu ? demande-t-elle à brûle pourpoint.

L'homme redresse la tête, lui sourit.

– Helmut.

– Pourquoi tu fais ça, Helmut ? questionne-t-elle.

Eva ne comprend pas ce qui motive cet homme qui manie des parpaings muni d'une truelle. Helmut relève la tête, interloqué. Il est pris au dépourvu. Il bafouille, quelque peu gêné.

– Je construis un mur. Tu ne vois pas ?

Eva ne se laisse pas désarçonner, et sûre de son aplomb rétorque :

– Pourquoi ton mur coupe notre rue ? comment on va faire nous maintenant pour aller chez Claudia acheter notre müesli ? Et comment on va faire pour aller chez Mamie et Papy Weisenberg ? Mamie a beaucoup de mal à marcher, alors si tu construis un mur là au bout de notre rue, elle va être obligée de faire un sacré détour.

Disant cela, Eva sent monter quelques larmes aux yeux. Elle se retourne pour ne rien laisser paraître et cacher son émotion. Elle pressent quelque chose sans pouvoir le désigner concrètement. En tournant la tête, elle aperçoit des dizaines et dizaines d'ouvriers, affairés avec truelles et parpaings. Une longue bande file tout le long de la Bernauerstrasse, coupant les rues adjacentes. Wattstrasse, Hussitenstrasse, Ackerstrasse, toutes sont déjà coupées irrémédiablement par l'alignement de parpaings. Par endroits, des barbelés prennent la suite entre deux extrémités de ce nouveau mur. Des soldats en arme postés le long du serpent de pierres surveillent le bon déroulement du vaste chantier, tandis qu'à maints endroits des gens protestent avec virulence. Et ça harangue ferme, les gens de part et d'autre du muret, qui ne cesse de progresser, invectivent les ouvriers comme les soldats.

Helmut s'est remis au travail. Toute son attention est au service de sa nouvelle tâche. Il s'est porté volontaire en réunion cette nuit,

dans le secret du comité décisionnaire. Du haut de ses dix-neuf ans, il demeure convaincu du bien-fondé de cette mesure, certes radicale, mais décisive. Et il y pense à chaque geste qu'il reproduit depuis l'aube. Rien ne l'en détournera. Pas même cette petite fille dont les parents ont choisi de vivre de ce côté-ci de la ville. Cela doit suffire! ont proclamé à l'unisson les camarades.

Eva ne se démonte pas.

– Vous voulez nous empêcher de traverser la route, c'est ça?

Des images d'enclos, de prison lui traversent l'esprit. Seraient-ils en train de les enfermer comme des animaux malfaisants? C'est alors qu'elle se retourne instinctivement, pour vérifier si l'autre bout de la rue est aussi en chantier, pour voir si le pourpris se referme, pour réutiliser ce drôle de mot usité par sa maîtresse. Mais non. Les voitures et les bus circulent, les cyclistes pédalent vigoureusement sur leurs vélos. Bref un dimanche ordinaire en apparence, faiblement ensoleillé. Les ondes qui vont se propager bientôt en cercles concentriques bien au-delà de la capitale allemande se feront sentir jusque sur les rives du Pacifique. Un coup de truelle abolira le hasard.

– Si Papa me voyait, dit-elle en jetant un coup d'œil vers leur fenêtre.

Il n'y a personne derrière les rideaux.

Helmut rumine sec. Oh, ce n'est pas qu'il doute de ses motivations, ni du bien-fondé de cet acte collectif que l'Histoire de son pays retiendra comme un acte pacifique. Non, il ne s'agit pas de cela. Cette enfant le trouble. Elle pourrait être sa sœur. Interloqué, il la regarde discuter maintenant avec un gamin de son âge. Elle lui raconte probablement comment elle l'a mouché. Helmut a reposé sa truelle sur le bord du muret. Tu parles d'un mur anticapitaliste, il suffirait d'un grand coup de pied pour que tout s'écroule. Le